Pascal DURAND, Sarah SINDACO, éds, *Le Discours « néo-réactionnaire »*. *Transgressions conservatrices*

Paris, CNRS éditions, coll. Culture & Société, 2015, 362 pages

Humberto Cucchetti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10928>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10928

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 438-441

ISBN : 978-2-8143-0313-3

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Humberto Cucchetti, « Pascal DURAND, Sarah SINDACO, éds, *Le Discours « néo-réactionnaire »*. *Transgressions conservatrices* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10928> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10928>

qui pourraient passer pour des incohérences. Par exemple, chez James Whale, le corps de Jack Griffin est invisible mais pas transparent pour autant : son opacité empêche ainsi le spectateur de voir circuler dans ses voies respiratoires la fumée de ses cigarettes, ce qui résulte vraisemblablement plus d'une obligation économique que d'un choix plastique (p. 25). James Whale ne représente pas plus le sang de Jack Griffin (alors que, séché, il devrait être visible, comme le précise Herbert George Wells dans son roman) ou ses aliments digérés, donc transformés en matière appartenant au corps de Jack Griffin, ce qui devrait impliquer leur invisibilité (pp. 113-114) ; on peut, là aussi, faire l'hypothèse que le trucage aurait été impossible ou son coût exorbitant.

La visibilité négative, en creux, n'est pas le seul régime de présence de Jack Griffin à l'écran : c'est aussi et peut-être surtout par sa voix que le personnage est figuré. L'un des mérites de l'ouvrage de Jean-Michel Durafour est d'ailleurs d'accorder une vraie place à l'analyse sonore du film, dans la lignée des travaux de Charles Tesson (notamment de son *Cahiers de notes sur... L'Homme invisible*, Paris, Les Enfants du cinéma, 1997), et de consacrer à ce propos plusieurs pages à l'histoire du Théâtrophone, un dispositif pré-radiophonique permettant aux spectateurs de la fin *xix*^e et du début *xx*^e d'écouter à distance un opéra par le biais d'une transmission téléphonique. Le troisième chapitre de l'ouvrage (« Distribution de la radio », pp. 61-89) est en cela très intéressant. L'auteur y insiste notamment sur l'importance des gros plans sonores dans le film de James Whale (pp. 85-88).

On apprécie également l'intérêt de l'auteur pour le contexte de production du film (synthétiquement exposé pp. 17-19, avec peu de sources citées cependant), ses contraintes techniques et matérielles et les conditions de sa médiation avec les publics (p. 21 par exemple, avec une prise en compte des éléments paratextuels comme l'affiche du film). Jean-Michel Durafour, dont l'approche est ici résolument philosophique et plutôt phénoménologique, adopte un relatif pragmatisme qui rassure le lecteur ou la lectrice sociologue, même si une certaine appétence pour les théories cognitivistes peut parfois gêner l'adhésion pleine et entière aux interprétations proposées. Le caractère pluriel et éclectique des sources et ancrages est *a priori* séduisant – l'auteur entend ainsi revenir sur « un peu d'histoire de l'art, de théorie de la perception, de pensée du cinéma, de théologie du christianisme ou encore de généalogie des spectacles » (p. 20) –, mais la structure de l'ouvrage, qui se présente sous la forme d'un essai (absence de bibliographie, table des matières relativement sibylline, titre un peu précieux) et

mêle des textes déjà publiés à des parties plus inédites, peut surprendre le lecteur conformiste. On pourrait regretter que l'auteur ne fasse pas plus de lien avec les autres adaptations cinématographiques du roman d'Herbert George Wells (notamment la version de John Carpenter sortie en 1992, citée à plusieurs reprises), ne serait-ce que pour appuyer la dimension singulière du film de James Whale, mais c'est ici un parti pris que de se concentrer sur ce film pris pour lui seul (p. 20). L'auteur prend par ailleurs le temps de s'intéresser à des champs connexes au cinéma, comme celui de l'art contemporain, où des artistes ont pareillement exploré cette figuration de l'invisible (pp. 129-131).

L'objectif annoncé de « mettre en relief le principe de l'invisibilité *dans l'image*, à défaut d'être à l'image, du corps humain en économie d'images filmiques figuratives » (p. 20) est en tous cas atteint, même si la démonstration peut parfois sembler trop peu approfondie pour aboutir à des conclusions aussi affirmées que celles proposées à la fin du texte – par exemple : « se pourrait-il qu'il s'agisse de rien de moins que la mise en scène la plus radicale de la conscience ? » (p. 158). De belle facture (le papier est agréable, la typographie et la mise en page également), l'ouvrage s'adresse plutôt aux spécialistes de l'esthétique du cinéma mais il est susceptible d'intéresser toutes celles et ceux qui s'intéressent à la philosophie et à l'histoire de l'art, notamment aux questions de transparence de la matière et de sa représentation.

Chloé Delaporte

Rirra 21, université Paul Valéry – Montpellier 3, F-34000
chloe.delaporte@gmail.com

Pascal DURAND, Sarah SINDACO, éds, *Le Discours « néo-réactionnaire ». Transgressions conservatrices*
Paris, CNRS éditions, coll. Culture & Société, 2015,
362 pages

Plus d'une vingtaine de contributions, dont les auteurs proviennent pour la plupart d'espaces universitaires francophones, abordent un phénomène centralement hexagonal. Certes, on trouve deux chapitres consacrés à des auteurs allemands tandis qu'un autre aborde l'objet du point de vue de la circulation triangulaire néoconservatrice entre la France, les États-Unis et le Canada. Pourtant, les « nouveaux réactionnaires » représentent ce que l'on nomme aisément une thématique franco-française, comme les éditeurs Pascal Durand et Sarah Sindaco, respectivement professeur et chercheuse postdoctorale à l'université de Liège, le précisent dans le chapitre d'introduction (« Introduction. La construction des "nouveaux réactionnaires" », pp. 7-19). Il s'agit d'un sujet, ajoutent-ils, dont la

spécificité sociologique intellectuelle, idéologique et sociologique reste difficile à cerner compte tenu des caractéristiques composites des membres qui feraient partie de la mouvance néo-réactionnaire (pp. 11-14). Cette spécificité en tant qu'objet de recherche peut paraître discutable, les éditeurs en sont d'ailleurs conscients, si l'on considère que le groupe est davantage défini par les polémiques qui agitent la vie intellectuelle française depuis le début de ce siècle qu'objet d'une définition positive et explicite de ses membres. La polémique déclenchée en 2002, notamment par Daniel Lindenberg, qui dans son *Rappel à l'ordre : enquête sur les nouveaux réactionnaires* (Paris, Éd. Le Seuil), dénonce non seulement l'existence d'une *intelligentia* de droite en France, mais aussi le virage pris par de nombreux intellectuels dont les origines gauchistes cèdent le pas à la critique d'un consensus progressiste qui serait devenu, pour ces intellectuels-là, dominant.

L'ouvrage s'organise en trois grandes parties. La première aborde des trajectoires de figures de l'univers néo-réactionnaire et le souci des coordinateurs de trouver des vecteurs collectifs communs qui traversent un espace d'auteurs, d'écrivains et d'intellectuels dont l'appartenance de groupe est diffuse. Une contribution de cette partie propose une typologie permettant de classer les écrivains réactionnaires depuis les années 30 jusqu'à nos jours (Gisèle Sapiro, « Notables, esthètes et polémistes : manières d'être un écrivain "réactionnaire" des années trente à nos jours », pp. 23-46) ; une autre aborde la « tentation » passiste qui traverse la *Lettre ouverte* de Guy Hocquenghem (Antoine Idier, « D'un ton réactionnaire : "restauration" et "changement" dans la *Lettre ouverte* de Guy Hocquenghem », pp. 47-62). Les deux contributions suivantes portent sur trois trajectoires : en premier lieu, celles d'André Glucksmann et de Pascal Bruckner et les tourments biographiques qui les ont amené de la gauche radicale aux « nouveaux philosophes » et de l'antitotalitarisme aux thématiques néo-réactionnaires (Sarah Sindaco, « Des "nouveaux philosophes" aux "nouveaux réactionnaires" : trajectoires et récits de soi chez André Glucksmann et Pascal Bruckner », pp. 63-78) ; en deuxième lieu, il s'agit d'un parcours universitaire, plus précisément d'un chercheur du CNRS, Pierre-André Taguieff et les polémiques qui tournent autour de ses positionnements sur la Nouvelle Droite et l'opposition anti-racisme/anti-anti-racisme (Jean-François Savang, « Pierre-André Taguieff : de la critique de la Nouvelle Droite au libéralisme intellectuel », p. 79-94). Deux textes ferment cette première partie, le premier aborde les épisodes intellectuels où l'idée révolutionnaire est mise en cause, et la position que défend Daniel Lindenberg au nom des Lumières contre la pensée réactionnaire

renouvelée (Marc Angenot, « Les Rayons et les Ombres : querelle des "nouveaux réactionnaires" et critique des Lumières », pp. 95-110) ; le second analyse la manière dont le nationalisme conservateur québécois se nourrit d'auteurs et de thématiques français et états-unis (Jean-Pierre Couture, « Comptoir d'Amérique : les "nouveaux réactionnaires" et le nationalisme conservateur au Québec », pp. 111-124).

La deuxième partie examine de près les thèmes (ainsi que les acteurs et les vecteurs) qui agitent cette nébuleuse intellectuelle. Du blog d'un journaliste de la grande presse (Christine Servais, « La communauté du ressentiment. Adresse au lecteur et médiation d'une posture politique : l'exemple du blog d'Ivan Rioufol », pp. 127-142) au journal *Causeur* (François Provenzano, « Des "salauds" : éthos et interdiscours dans *Causeur* », pp. 143-158, journal synthétisé de façon lucide par l'auteur de l'article « en une formule : la radicalité et la rigolade », p. 155) ; de la persistance de l'antiaméricanisme comme thématique du décadentisme réactionnaire (Mohammed Ait-Aarab, « Déclin français et antiaméricanisme : invariants et nouvelles thématiques du discours réactionnaire », pp. 157-168) à la critique également décadentiste du système scolaire (Laurent Robert, « Les discours réactionnaires sur l'école : certitudes pamphlétaires et ambiguïtés romanesques », pp. 169-184) ; du laïcisme fortement anti-Islam (Marc Jacquemain, « La laïcité réactionnaire : une tentative de déconstruction », pp. 185-198) à l'affinité entre « néo-réacs » et dissidents de l'Islam (Mohamed Amine Brahimi, « Le magicien et le réactionnaire. À propos des "Dissidents de l'islam" », pp. 199-214) ; de certains usages anti-relativistes de l'anthropologie en France (Edouard Delruelle, « La "bonne nature" du Symbolique : sur quelques équivoques de l'anthropologie française contemporaine », pp. 215-224) à des lectures *jusnaturalistes* en matière de droit comme outil juridique d'opposition au mariage homosexuel (Nicolas Thirion, « PaCS, mariage pour tous et ordre naturel : la science du droit aux mains des "nouveaux réactionnaires" », pp. 225-245), cette partie dévoile que, si un groupe néo-réactionnaire existe, si ses vecteurs sont bien implantés en termes d'institutions, de groupes d'intérêts et d'espaces d'édition, c'est sur le plan culturel que ses principales inquiétudes se développent : la question de l'identité religieuse, de la décadence scolaire, des changements de mœurs et de l'ordre familial.

La dernière partie se situe dans le domaine strictement littéraire. Différents écrivains sont analysés ainsi qu'une partie de leurs œuvres, celles qui témoignent de la

« décadence » contemporaine : le Balzac de Philippe Muray (Francesca Lorandini, « Faire du Balzac avec du Rubens : "Outrances à plaisir" et "profusions d'excès" chez Philippe Muray », pp. 249-264), le Céline de Richard Millet (Jérôme Meizoz, « Richard Millet : le scénario Céline », pp. 281-296), Michel Houellebecq (Dominique Rabaté, « Extension ou liquidation de la lutte ? Remarques sur le roman selon Houellebecq », pp. 265-280), la critique qu'adresse Marc Fumaroli aux politiques publiques autour du culturel depuis la ^{ve} République (Philippe Roussin, « Autour de *L'État culturel* de Marc Fumaroli : patrimonialisation et mort de la littérature », pp. 297-314), l'attaque houleuse que Jean Clair adresse au surréalisme (Andrea d'Urso, « Jean Clair contre le surréalisme : un "nouveau réactionnaire" pour un vieux discours », p. 315-328, où l'auteur résume l'une des invectives de Jean Clair, « les surréalistes [...] les inspireurs des Talibans ayant abattu les tours jumelles », p. 315), et deux auteurs allemands, Botho Strauss (Heribert Tommek, « Le soulèvement contre le monde secondaire : de Botho Strauss aux "nouveaux réactionnaires" allemands », pp. 329-336) et Peter Sloterdijk (Jérémy Hamers, « Au-delà de l'exil : la critique cynique de Peter Sloterdijk », pp. 337-348), qui participent de cette même ligne intellectuelle outre-Rhin.

En lisant cet ouvrage, on a le sentiment de confirmer une vieille impression : les « néo-réacs », de même les « progressistes », sont un peu comme les sorcières. Bien qu'elles n'existent pas, il y en a. Les nouveaux réactionnaires sont le produit de leurs adversaires qui s'occupent nuit et jour de les définir, les actualiser, les trouver ici et là et les éditeurs insistent avec raison sur les guillemets qui doivent accompagner l'expression. Soit. Mais lorsqu'une opinion publique apparaît dans l'espace médiatique, on peut avoir l'intuition de si elle est réactionnaire ou pas. L'ouvrage va chercher tous azimuts les traits composites qui permettraient d'unifier les caractéristiques de ces intellectuels insurgés contre « le sens du progrès ». Dans son ensemble l'ouvrage, qui fournit chapitre par chapitre un éclairage significatif de cet espace intellectuel fort diffus, peine à saisir cette unicité socio-historique (et il est regrettable que les organisateurs du colloque dont l'ouvrage est issu n'aient eu la possibilité d'aborder le cas de Michel Onfray). Pascal Durand et Sarah Sindaco en sont toutefois conscients puisque, outre la définition de l'objet comme groupe intellectuel et son refus partagé d'un certain progressisme (progressisme aussi diffus qu'il est défini par ses détracteurs, les disputes définitionnelles paraissent un jeu de miroir, ce renouvellement des thématiques classiquement réactionnaires est fort hétérogène (pp. 13-14). Des sensibilités s'y expriment de façons différentes, parfois dans des oppositions farouches.

Cette hétérogénéité découle de la diversité des approches de l'ouvrage, ce qui confirme l'idée selon laquelle définir cet espace par ses caractéristiques empiriques intrinsèques demeure une opération scientifique compliquée, voire risquée. Dans certains textes, le phénomène néo-réactionnaire semble reproduire dans des termes contemporains des débats et sensibilités de droite ; d'autres contributions soulignent que, diachroniquement et synchroniquement, il s'agit d'un phénomène idéologiquement répandu, notamment sur le plan des trajectoires intellectuelles et militantes qui l'ont nourri. Parmi les parcours « suspects », des cas tout à fait significatifs ne sont pas abordés (par exemple, Régis Debray ou Marcel Gauchet) ; la Nouvelle Droite, à laquelle il est fait allusion dans le chapitre portant sur Pierre André Taguieff, aurait mérité une mise au point par sa propre trajectoire intellectuelle à la fin des années 70. Ce n'est nullement un phénomène d'avant-garde ni une filière de formation d'intellectuels organiques, mais l'espace qu'Alain de Benoist représente mérite une analyse par rapport au courant analysé : quel rapport existe-t-il entre les idées « néo-réacs », ses membres et la production intellectuelle du fondateur de *Nouvelle École* ? Cette question ne trouvera pas de réponse univoque.

Cette mise en perspective montre les sensibilités différentes, parfois opposées, qui caractérisent l'objet d'étude. Entre le positionnement de Jean Clair face aux attentats du 11 septembre ou l'esprit de la publication *Le Meilleur des mondes* et la lecture provocatrice qu'en propose Marc-Édouard Nabe, l'écart est considérable. Entre les atlantistes et les occidentalistes, d'un côté, et les antiaméricanistes qui prônent l'interprétation du déclin français, de l'autre, le fossé mérite d'être signalé. Le rapport au général De Gaulle n'y fait pas non plus l'unanimité. Par ailleurs, dans son « Adieu, Régis Debray », publié dans le journal *Le Monde* le 14 mai 1999 au sujet du conflit serbo-kosovar (parmi d'autres critiques et désaccords), Bernard-Henri Lévy exprime une rupture au sein d'une galaxie qu'on pourrait, à tort, croire unifiée, tandis que les critiques qu'adresse Régis Debray à ses anciens camarades de lutte révolutionnaire ne sont pas moins acerbes.

Il s'agit d'un espace déstructuré malgré la visibilité médiatique et éditoriale d'une partie de ses membres. Si quelques auteurs de cet espace participent à des réseaux associatifs qui soutiennent d'une certaine façon leurs engagements, seule une partie d'entre eux sont concernés car les consensus intellectuels qui les unissent ne se répandent qu'à minima. L'un de ces espaces, peu abordé dans l'ouvrage, concerne le souverainisme et ses réseaux multiples et multiformes,

auxquels une partie des néo-réacs adhère (du moins pendant quelques années, notamment au cours de la décennie de Maastricht). L'intérêt de l'aborder réside justement dans ce qui constitue à la fois une faiblesse et le principal atout de ce courant anti-Union européenne : de faible structuration partisane, le souverainisme est visible par son implantation intellectuelle et sa capacité d'attirer des plumes qui vont du républicanisme affiché au monarchisme nationaliste. Restituer par exemple une publication telle qu'*Immédiatement*, ses réseaux éditoriaux proches et ses paris associatifs, aurait témoigné d'un espace de circulation intellectuelle où se mêlent la logique groupusculaire et la présence d'une intelligentsia publique et renommée. Sans *Immédiatement*, pour ne prendre qu'un exemple, on peut difficilement comprendre le sens éditorial et pamphlétaire de *Causeur*.

L'effort du *Discours « néo-réactionnaire »* doit être salué : un ensemble d'écrivains, de publications, de thématiques, et de figures sont abordés en profondeur. L'ouvrage témoigne d'un phénomène vivant et dynamique, qui n'est pas dissocié de trajectoires intellectuelles de droite de long terme. Les auteurs du livre, et en particulier les coordinateurs, abordent les différents cas sans tomber dans le piège d'interpréter la vie intellectuelle française sous le prisme d'un retour des années 30 (p. 16) ni celui de l'extrême droitisation de l'histoire des idées contemporaines. L'objet analysé concernerait un public particulier (plutôt à droite ou pas nécessairement politisé) et s'inscrit dans l'immédiat de la temporalité politique. Les auteurs et acteurs de cet univers-là, à quelques exceptions près, ne sont pas implantés dans les milieux scientifiques français. Médiaïque, audiovisuelle, éditoriale, la mouvance néo-réactionnaire demeure périphérique en termes d'institutions universitaires ou de production scientifique. Deux univers aux moyens et aux visés asymétriques qui se tournent le dos.

Humberto Cucchetti

*Ceil, Conseil national de recherches scientifiques et techniques CONICET, AR-CI 083ACA
hcucchetti@ceil-conicet.gov.ar*

François GAUDIN, éd., Dictionnaires en procès

Limoges, Lambert-Lucas, coll. La Lexicothèque, 2015, 140 pages

Voilà un titre qui peut surprendre le lecteur n'ayant pas un contact suivi avec l'histoire culturelle des dictionnaires français. Certes, on conçoit sans difficulté qu'il y ait, de la part des lexicographes eux-mêmes ou, dans les temps modernes, de la part des représentants des milieux académiques et artistiques, peut-être aussi

des médias, des commentaires critiques sur les principes ayant présidé à l'élaboration d'un dictionnaire, sur sa structure, sur la liste des mots recueillis ou au regard des définitions proposées, mais on n'apprend pas sans en être choqué qu'à un moment précis de l'histoire de France, certains dictionnaires ont été réellement portés devant les tribunaux, que certains volumes ont été saisis et parfois même détruits. Pourtant, c'est bien ce qu'on découvre en lisant ce petit livre paru chez Lambert-Lucas, en 2015, témoignage précieux d'un événement organisé par le professeur François Gaudin, à l'université de Rouen, le 16 janvier 2009, à l'occasion du cent-cinquantième du procès intenté par le régime autoritaire du Second Empire à l'auteur, à l'éditeur et à l'imprimeur du *Dictionnaire français illustré*, à un an de distance après une condamnation similaire du *Dictionnaire universel* du même auteur ; le procès eut lieu le 6 avril 1859, en l'absence de l'accusé principal, Maurice Lachâtre, déjà parti en exil : la sentence, prononcée par la 6^e Chambre du tribunal correctionnel de Paris, impliquait des périodes de détention variables pour les condamnés, en même temps que des amendes dont le montant différerait d'un condamné à l'autre.

La vigilance des régimes politiques qui se sont succédé en France au cours du XIX^e siècle – le « siècle des dictionnaires », selon la formule lancée par Pierre Larousse (Jean Pruvost, *Les dictionnaires de langue française*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 4 ; François Gaudin, *Maurice Lachâtre, éditeur socialiste (1814-1900)*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, p. 123) – est sans doute extrême. Des procès avaient été instruits, on le sait bien, contre des ouvrages littéraires en prose et en vers, et même contre des chansons ou des œuvres d'art. Les dictionnaires de langue et encyclopédiques, vus en général comme le miroir fidèle, non déformant, de réalités sur lesquelles il semble y avoir un consensus national, et qui respectent, théoriquement parlant, une certaine neutralité de l'expression, semblaient être à l'abri des abus de pouvoir de ce type. Pourtant, nombre d'entre eux furent poursuivis en justice et les sentences rendues à leur égard furent plus dures que celles qui visaient les ouvrages fictionnels. En quoi ces ouvrages non fictionnels méritaient-ils l'hostilité des représentants de la justice du Second Empire – véritables « policier[s] des lettres » au dire d'Yvan Leclerc (p. 80), auteur, entre autres, d'un livre qui n'a plus à être présenté : *Crimes écrits. La littérature en procès au XIX^e siècle* (Paris, Plon, 1991) ? La réponse à cette question se laisse découvrir au fil de la lecture du recueil d'articles dont je parle ici.